

AVIS.

Notre agent M. Dorion collectera Lundi le 21 courant et les jours suivants, dans les quartiers St. Jacques, Ste. Marie et St. Louis.

Nous prions nos abonnés de vouloir se préparer à sa visite.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 17 AOUT, 1871.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le rapport de l'hon. premier ministre, constate des progrès dont le pays doit être satisfait. Ce rapport bien rédigé, donne des détails intéressants sur l'organisation et l'efficacité de l'éducation en ce pays.

Les statistiques générales de l'année 1869, offrent une augmentation de 1660 sur le nombre total des élèves des institutions de tout genre, et une augmentation de \$102,038 dans les contributions scolaires sur l'année précédente (1868).

Mais ce n'est pas tant la quantité que la qualité qu'il faut considérer aujourd'hui : aussi, nous sommes heureux de voir que sous ce rapport il y a progrès. Quoiqu'on dise contre les écoles normales, il nous paraît incontestable qu'elles contribuent puissamment à améliorer l'éducation. Elles rempliront surtout leur but lorsqu'on saura assez apprécier les services de ceux qui se dévouent à l'enseignement pour les rémunérer libéralement, et lorsqu'on sera complètement convaincu de la nécessité d'avoir une éducation pratique.

Les écoles normales peuvent jouer un grand rôle dans l'organisation du système d'éducation dont le pays a besoin en ce moment, et déjà elles ont commencé à fournir à certaines maisons d'éducation industrielle et commerciale, des professeurs qu'on aurait été forcé d'aller chercher à l'étranger. Les élèves de ces écoles peuvent devenir les premiers apôtres de la régénération de l'éducation en ce pays, si le gouvernement et la population savent les employer. Mais ce n'est pas avec des salaires de quinze à trente louis qu'on obtiendra ces résultats et qu'on fera de l'enseignement une carrière honorable et utile au pays. Lorsqu'on donnera aux instituteurs les moyens de s'établir et de vivre suivant leur position, on aura de bonnes écoles, une éducation pratique et utile.

Si maintenant on tient compte des efforts qu'on fait pour introduire l'enseignement agricole dans les écoles normales, il est facile de voir qu'elles peuvent devenir un centre d'où se répandront dans le pays les connaissances les plus indispensables à son progrès et à sa prospérité. Si donc, les écoles Normales ne sont pas parfaitement ce qu'elles doivent être, c'est notre faute, c'est la faute de notre système d'éducation qui est, grâce à Dieu, en voie de se réformer.

Dans l'éducation comme dans beaucoup d'autres choses, le remède viendra par l'excès du mal.

L'hon. premier ministre parle, dans son rapport d'un projet que j'avais déjà mentionné dans une correspondance, celui de fonder des cours des sciences appliquées aux arts à même les fonds appartenant aux institutions catholiques dans la subvention de l'éducation supérieure. Il y aurait une somme de \$2,500 que les villes de Montréal et de Québec pourraient se partager pour cet objet. C'est une heureuse pensée, un beau mouvement dans la bonne direction.

Les hommes politiques doivent comprendre que l'avenir est à ceux qui sauront le mieux favoriser le mouvement important qui se fait en ce moment dans l'opinion publique en faveur de l'industrie et de l'éducation pratique et scientifique.

Mais pour cela il faut qu'il y ait accord entre Québec et Ottawa, entre les deux Chambres, il faut que dans les questions de tarif, de relations commerciales et politiques qui se présenteront à Ottawa, on tienne compte de ce but patriotique, qu'on discute ces questions au point de vue de l'avenir industriel du Bas-Canada. Nos hommes publics n'ont pas trop fait jusqu'à présent, ni d'un côté ni de l'autre, pour produire cet heureux mouvement, qu'ils le secondent du moins maintenant qu'il se fait de lui-même par la pression seule de l'expérience et du besoin.

L. O. DAVID.

PRESENTATION DE DRAPEAUX.

Les officiers des carabiniers Mont-Royal présentaient, jeudi dernier, deux drapeaux à leur lieutenant-colonel, G. D. d'Orsonnens, en témoignage d'estime pour sa conduite comme commandant de la 6ème division militaire au camp de Laprairie. Deux adresses lui furent présentées, l'une au nom des sergents et l'autre au nom des officiers des Mont-Royal. A part une allusion trop forcée, ces adresses étaient très convenables. M. d'Orsonnens y

répondit d'une manière heureuse. Les invités prirent ensuite un goûter où rien ne manquait. Il y eut force toast, discours nombreux et intéressants. Ce fut une jolie fête qui fait honneur à M. d'Orsonnens et lui présage des succès dans la carrière militaire. Lorsque le temps d'une organisation militaire régulière sera arrivé, les autorités penseront sans doute à lui.

N'oublions pas de dire que Mme d'Orsonnens assistait à la présentation des drapeaux et qu'elle se montra pleine de grâce et d'amabilité pour les invités.

JOSEPH PAPIN.

Le portrait et la biographie de feu Joseph Papin, paraîtront dans notre prochain numéro.

FRECHETTE ET LEMAY.

Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs quelques belles inspirations de nos deux meilleurs poètes canadiens qui ne s'attendaient pas à se rencontrer ainsi. Les abonnés de l'Opinion Publique apprendront sans doute avec plaisir que M. Fréchette se propose d'écrire régulièrement dans notre journal en vers et en prose.

NOUVELES RELIGIEUSES.

On dit que les directeurs du *Nouveau-Monde* ont fait des démarches auprès de M. Routhier pour l'engager à rédiger cette feuille, et que ce dernier a accepté cette proposition en principe. Seulement il y a un obstacle à faire disparaître. L'on n'a pu s'entendre sur la question financière : M. Routhier pose pour conditions qu'on lui donne £600 en échange de ses services, et les directeurs du *Nouveau-Monde* ne veulent pas porter ses appointements à une somme aussi élevée.

M. Anselme Trudel élabore, dit-on, un projet de loi, dont l'objet est de mettre notre législation en rapport avec les idées préconisées par les programmatistes.

On parle de l'établissement d'un club littéraire destiné à remplacer le cercle littéraire qui était sous la direction des messieurs du séminaire. Le *Nouveau-Monde* reproche à ce nouveau club de se constituer en dehors des membres du cercle littéraire, et de diviser les forces catholiques. Il croit que l'Union catholique en souffrira.

Le *Journal de Québec* et le *Nouveau-Monde* continuent de lutter avec vigueur sur les rapports de l'Eglise avec l'Etat. C'est une belle discussion, mais qui menace de durer longtemps avant que les combattants arrivent à s'accorder. Plus ils discutent moins ils s'entendent, et ils finissent par se dire des choses fort peu agréables. Ce qui les occupe et les tourmente en ce moment, c'est de fixer la juridiction respective de l'Eglise et de l'Etat dans les questions mixtes, savoir dans les questions qui ont un côté civil et un côté religieux.

Nous dirons, dans un prochain numéro, où nos deux confrères en sont rendus.

L. O. D.

M. T. L. Cassidy a été choisi pour remplacer M. Louis Beaudry, comme directeur de la Banque Jacques Cartier : on ne pouvait mieux choisir.

RIVIERE-ROUGE.

Les correspondances qui viennent de là apportent de bonnes nouvelles au sujet de la moisson prochaine, qui promet d'être bonne ; mais elles signalent une difficulté qui pourrait devenir grave. Le gouvernement d'Ottawa avait donné à tous les Métis de la Rivière-Rouge, sans distinction d'origine, la quotité de un million quatre cents mille acres de terre, à être partagés entre toutes les familles des premiers habitants du pays.

Les Métis n'ont pas perdu de temps, et aussitôt que cette décision a été connue, ils se sont empressés de choisir et marquer leurs lots et en ont dûment informé la population par insertion dans les journaux.

Or, il arrive que quelques émigrés, venant du Haut-Canada, sont précisément allés se fixer sur la réserve des Métis français. Leur nombre peut être porté à une cinquantaine. Ils se sont tranquillement installés, foulant aux pieds les droits de ceux qui s'étaient réservés cette partie de la Province en vertu de l'acte de donation à eux faite par le gouvernement d'Ottawa.

Les Métis paraissent décidés à faire respecter leurs droits et le gouvernement promet de leur venir en aide ; il retarde autant que possible la solution de la difficulté. La conduite indigne des volontaires d'Ontario à leur égard, n'est pas de nature à leur faire supporter avec patience les injustices nouvelles qu'on voudra leur faire. Ils croient que plus ils céderont, plus il leur faudra céder.

LA RIVIERE ROUGE.—LA PRÉTENDUE RESIGNATION DE M. ARCHIBALD INSPIRE A M. FABRE CES REMARQUES PLAISANTES.

Si le *Nouveau Monde* est bien informé, M. Archibald renoncerait à régner à Manitoba. Cette abdication du reste n'étonnerait personne, car de tous les séjours de la terre Winnipeg est bien le plus sombre. Le secrétaire du gouverneur, M. Hill, s'est tué d'ennui, et cette catastrophe aurait achevé de dégoûter M. Archibald de sa mission. Les volontaires revenus de l'expédition, qui devait être sanglante et qui n'a été que

monotone, baillent en racontant leur voyage. Il paraît que c'était quelque chose d'inimaginable : une solitude plate, continue, qui vous écrasait. Au dehors, une nature laide ; au dedans, une cuisine détestable ; rien à voir, rien à manger.

M. Archibald pense avec raison qu'on ne condamne pas un homme innocent à plus d'un an de cet exil lointain. Il demande qu'on le repatrie, qu'on le récompense de son abnégation. Eclairé par son exemple, M. Tilley a décliné l'honneur de gouverner la Colombie, et M. McDougall ne doit plus regretter d'être resté à Pembina. Plutôt que de retourner à Winnipeg on dit que le lieutenant-gouverneur accepterait un poste même secondaire.

Le successeur de M. Archibald serait, dit-on, M. le juge Johnson qu'un long séjour a familiarisé avec les ennuis du Nord-Ouest, et qui du reste, possède dans son heureux caractère des ressources contre la nostalgie. Homme d'esprit, trouvant partout où la protection du gouvernement le suit à se faire une existence facile, insouciant, il brave le sort, réunit bonne et joyeuse compagnie jusque sur les bords de la Rivière-Rouge et passe le temps là où personne ne parvient à s'occuper. Si l'animation des centres civilisés peut s'introduire à Winnipeg, c'est bien par M. Johnson qu'elle y pénétrera.

CORRESPONDANCES.

A MM. les Rédacteurs de L'OPINION PUBLIQUE.

M. Jules Griffon a bien voulu se donner la peine de lire ma correspondance publiée dans le *Journal de Québec*, et de m'informer par le canal de l'Opinion Publique qu'il a compris ma pensée malgré l'obscurité qui voile quelque-une de mes phrases : Grand merci.

Le sieur Griffon, qui semble aimer la critique bien qu'il ne paraisse pas être de la meilleure trempe pour cela, m'ayant si bien compris, me donne à espérer qu'il en a été ainsi pour tous ceux qui m'ont lu.

Il saisit parfaitement ma pensée écrite, il le dit du moins, mais il ne va pas au-delà : il ne comprend ni ce qu'on ne pense ni ce qu'on n'exprime d'une façon ou d'une autre : preuve qu'il n'est qu'un homme ordinaire.

Et pour n'avoir pu comprendre ce que je n'ai ni cru ni pensé, savoir : si ce qui me donna l'idée de *fruits plus ou moins mûrs pendant aux branches des arbres* était ou non propre à être mis en confitures, il tombe dans ce qu'il appelle une cruelle perplexité. M. Griffon se laisse asphixier volontairement dans une goutte d'eau, mais ne s'y noiera pas. S'il est lent à reprendre ses sens, parlez lui de confiture, ou faites lui simplement respirer l'odeur d'un pot qui leur a servi, la crise cessera de suite, j'en suis certain.

Si lui est arrivé plus d'une fois à la campagne, comme il le dit, de prendre lui-même un volontaire pour une pomme fameuse ou pour une renette, pourquoi donc en même temps qu'il nous en informe et me demande si les simulacres de fruits dont j'ai parlé étaient assez mûrs pour être confits ou mis en gelées, ne pas nous dire lui-même si ses renettes et ses pommes fameuses l'étaient assez pour être mangées, confites ou converties en cidre ? Croit-il donc qu'il importe peu au lecteur de savoir si ces pommes étaient plus mûres, plus vertes, plus grosses ou plus petites que les miennes ? S'il veut que le public lui sache gré des éclaircissements qu'il me contraint de lui donner, qu'il n'aille donc pas éveiller chez lui des desirs qui ne peuvent être satisfaits, à moins de frais que ceux dont il se plaint, sans les satisfaire lui-même le premier ! autrement, ce public incommode croira avec moi infailliblement que ce M. Griffon n'est, après tout, qu'un homme ordinaire, qu'un critique assez vulgaire.

Peu habitué à me voir l'objet d'autant de compliments flatteurs que ne m'en donne M. Griffon, je me berçais déjà de l'espoir d'en mériter au moins quelques-uns. Mais j'avoue qu'après l'avoir lu d'un bout à l'autre, je n'ai pu m'assurer d'une manière satisfaisante si c'était de la sincérité ou de l'ironie. De là, mortelle incertitude pour moi. Je suis tombé, comme M. Griffon, dans une extrême perplexité. Il étouffe et se bécote dans sa goutte d'eau, et je m'évertue, entre ses pommes et mes fruits, à chercher si ces derniers peuvent faire des confitures convenables à son estomac. S'ils le peuvent, comme je n'hésite nullement à le croire, M. Griffon est un homme heureux, un homme sauvé. Et moi ?... eh bien, moi, je reste avec la consolation d'être indifférent à ses compliments flatteurs, sincères ou non.

M. Griffon, enfin, (puisque ce nom lui plaît) voudra bien remarquer que la critique à quelque ressemblance avec le jeu d'échecs où l'on est tenu, avant d'attaquer le roi de son antagoniste, de mettre le sien à l'abri lorsqu'on ne veut point passer pour mauvais joueur.

Québec, 8 août 1871.

SAM. BENOIT.

GRANDE RIVIERE BLANCHE.

COMTE DE RIMOUSKI, 7 AOUT 1871.

La morue est excessivement rare cette année et ne remonte guère au-delà des grands Méchins ; elle est pourchassée par une quantité considérable de marsouins blancs qui se tiennent en permanence sur les fonds à pêche et lui font une guerre à outrance si l'on en juge par les débris qui jonchent le rivage. En revanche, le hareng promet une pêche des plus abondantes : un cultivateur de la petite Rivière Blanche en a pris, la nuit dernière, 16 quarts d'un seul coup de pêche. La poulce est nombreuse et les chasseurs s'en donnent à cœur joie ; le loup-marin aussi, mais il est d'un abord très-difficile, et se montre farouche. La baleine et le gibard, (*narwal*) se montrent fréquemment sur les bancs de pêche.

La récolte promet d'assez bons résultats ; le blé, le seigle et l'orge sont d'une belle venue.

Les faiseurs de billots ne feront pas florès cette année, car l'eau des rivières se maintient basse, et les scieries ne fonctionnent pas régulièrement.

—Nous attirons tout spécialement l'attention sur une lettre adressée par Mme. la Supérieure et autres Sœurs marquantes de l'Hôpital de Charité des Sœurs Grises de cette ville, à MM. S. B. Scott & Cie., au sujet du Moulin à Coudre de Wheeler & Wilson, et que nous publions dans une autre colonne. Des témoignages venant d'une telle source, basés sur une expérience de seize années, ne peuvent manquer de convaincre ; et dans le moment actuel, où il y a une telle surabondance de Moulins à coudre—bons, mauvais et indifférents—de si honorables attestations doivent être d'une grande valeur pour le public. Nous apprenons que la Compagnie des Moulins à coudre de Wheeler & Wilson produit actuellement près de quatre cents moulins par jour, et ce nombre ne suffit cependant pas pour satisfaire à toutes les demandes.